

JEAN-LOUP AMSELLE

## Les ethnologues, le ciel et l'enfer\*

Turnbull a-t-il voulu frapper un grand coup ? On pourrait se le demander à la lecture de son dernier ouvrage consacré à l'étude des Iks d'Ouganda septentrional. Certes, il n'a pas échappé aux commentateurs français que la traduction du titre (*Un peuple de fauves*) était quelque peu aguicheuse par rapport à l'anglais (*The Mountain People*). Il n'est pas certain, en définitive, que celle-ci soit infidèle au contenu du texte qui bien entendu, présenté de la sorte, trouve une audience accrue.

Turnbull est un anthropologue anglais relativement bien connu en France. Deux de ses ouvrages ont été précédemment traduits en français : *Le peuple de la forêt*, en 1963 et *L'Africain désespéré*, en 1965. Le second, consacré à l'étude de l'Afrique en transition, fait alterner les chapitres de réflexion et les études de cas. La trame du livre est constituée par une série de confessions d'acteurs sociaux : le chef traditionnel, le missionnaire, le villageois moderniste, etc., ayant vécu la même situation sociale, celle d'un village congolais au temps de la colonisation belge. Ce qui intéresse Turnbull et, on le verra plus loin, ce qui l'obsède, c'est de savoir si les Africains au contact de la civilisation occidentale ne vont pas se désintégrer spirituellement. A cet égard, les deux dernières phrases de la conclusion sont significatives : « Les dernières places fortes de dignité, de moralité, de croyance et de foi sont menacées par la plus vile camelote de la technologie occidentale : on peut acheter une âme pour une pièce de tissu imprimé ou pour un paquet de cigarettes. Ce serait une ironie de l'histoire que l'acte ultime de destruction, si soigneusement (bien qu'inconsciemment) préparé par les puissances coloniales, soit le fait des Africains eux-mêmes, par ignorance de l'immensité de leur propre héritage. » Cet ouvrage destiné au grand public renferme déjà les thèmes principaux des livres ultérieurs de Turnbull.

Pour l'auteur d'*Un peuple de fauves*, l'Africain est fondamentalement bon : comme il l'écrit dans *L'Africain désespéré* (p. 17), l'une de ses caractéristiques c'est « son honnêteté de pensée et d'action ». Cependant, le contact de l'Afrique avec l'Occident entraîne dans l'âme de chaque Africain conflit et solitude. Turnbull distingue deux sortes de situations de transition affectant l'Afrique : celle concernant les villes et celle relative aux communautés rurales. Dans les villes le processus d'acculturation est largement engagé, l'Africain — même s'il conserve une conscience tribale — vit dans une situation de fait moderne. Dans les communautés rurales au contraire, la tradition est encore dominante même si la modernité est la plus forte. Pour l'Africain tribal, le choix est donc beaucoup plus dramatique

\* A propos de quatre livres de Colin M. TURNBULL : *Le peuple de la forêt*, Paris, Stock, 1963 (traduction de *The Forest People*, New York, 1961). — *L'Africain désespéré*, Paris, Le Seuil, 1965 (traduction de *The Lonely African*, New York, 1962). — *Wayward Servants. The Two Worlds of the African Pygmies*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1965. — *Un peuple de fauves*, Paris, Stock, 1973 (traduction de *The Mountain People*, New York, 1972).

21 AOUT 1975

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n° 7670 Soc.

puisqu'il concerne « l'âme même de son peuple, ses espoirs et ses craintes, ses sentiments et ses émotions, ses amours et ses haines » (p. 9).

Ame, dignité, moralité, croyance, foi : ces termes permettent d'esquisser le paysage intellectuel de l'auteur beaucoup plus moraliste en définitive qu'anthropologue. C'est ainsi que deux grands thèmes complémentaires ordonneront les écrits de Turnbull postérieurs à *L'Africain désespéré* : le ciel et l'enfer. Le ciel, ce sera les Mbuti<sup>1</sup>, l'enfer, les Iks.

De son séjour chez les chasseurs-collecteurs mbuti de l'actuel Zaïre naît un livre remarquable tant par la richesse de l'information qu'il délivre — et qui permet de proposer de cette société une autre lecture que celle donnée par l'auteur — que par le génie déployé par Turnbull pour masquer une des composantes essentielles de cette population : la domination qu'exercent sur elle les Bantu villageois. Alors que les relations villageois/chasseurs n'apparaissent pas dans le texte comme essentiellement différentes de celles qui existent en général entre les Bantu et les Pygmées de cette zone, Turnbull s'acharne à nier que dans le cas des Mbuti, il puisse s'agir de liens de dépendance, de clientèle, voire même de captivité. Cette négation de la sujétion dans laquelle les villageois tiennent les Pygmées est à mettre en relation avec l'idéologie de l'auteur. Turnbull insiste en effet sur l'acculturation des villageois africains et sur la modification de leurs conditions d'existence résultant du contact avec l'extérieur. La présence coloniale peut exercer ses effets sur les membres de communautés villageoises regroupées le long des routes et forcées à cultiver le coton : il ne lui semble pas concevable — bien qu'il décrive les Mbuti comme effectuant un travail de gardiennage sur les plantations de coton des Bantu — qu'une société de chasseurs-collecteurs soit soumise à une dépendance externe quelconque. S'il en est ainsi pour l'auteur de *L'Africain désespéré*, c'est parce que la mobilité des Mbuti est garante de leur liberté. La faculté des Mbuti de fuir dans la forêt lorsque les rapports avec les Bantu deviennent trop tendus (et qui est une des caractéristiques de leur marginalité) devient, dans l'esprit de Turnbull, la preuve de leur autonomie et de leur pureté biologique et culturelle. Un peuple mobile ne saurait être opprimé par un autre peuple. Tel est, à grands traits, la leçon que tire Turnbull de son enquête chez les Mbuti.

Son but immédiat, en étudiant les Iks, société pratiquant autrefois la chasse et la collecte, était de les comparer aux Mbuti et aux autres Pygmées en général. Peut-être avait-il également l'intention d'écrire une nouvelle défense et illustration de la bonté naturelle de l'homme — particulièrement sous sa forme chasseresse ? La phrase suivante en tout cas permet de le supposer : « Les chasseurs manifestent fréquemment les caractéristiques que nous admirons tant chez l'homme : gentillesse, générosité, considération, affection, honnêteté, hospitalité, compassion, charité, etc. » (p. 27). Malheureusement pour lui, Turnbull, en ce qui concerne les Iks, a été déçu dans ses espoirs. Les Iks ne correspondaient pas à l'image qu'il se faisait d'une société de chasseurs. Évincés de leur région d'origine par la création d'un parc national, les Iks sont devenus des agriculteurs villageois. Ce changement de mode de vie a fait disparaître chez eux les qualités chrétiennes que l'auteur de *L'Africain désespéré* attribue aux sociétés cynégétiques<sup>2</sup>. Selon lui, les Iks sont sauvages, primitifs, inhumains (p. 9), hostiles, égoïstes (p. 28), insensibles (p. 107), matérialistes (p. 126)<sup>3</sup> et anormaux (p. 172). Ils ne respectent rien (les jeunes ne respectent

pas les vieux, les femmes les hommes, on est proprement étonné de ne manifestant apparemment rien qu'à se demander s'ils ont des relations dans le travail : photo à l'appui travaillent ensemble ne se regardent tout étudiant de première année ou fait semblant de l'oublier. Ils incarnent le mal. De gentils cultivateurs d'immondes cultivateurs sédentaires. Les Iks, c'est Sodome ou presque.

Les recommandations pratiques d'ailleurs dans la ligne de ce que par la force les Iks et de les laisser contaminer les populations voisines n'accédant pas à ses désirs, il s'agit ethnologiques, disparaissent (quand). Pas un instant il ne vient à l'idée la rétrocession aux Iks de leurs ethnologie n'avait souhaité un anthropologue n'avait éprouvé il séjournait<sup>4</sup>.

Cet aveuglement de l'auteur, celle du chercheur déçu de ne pas restreignent considérablement l'accès des Iks, on l'apprend malgré tout d'informations éparses dans le texte de *fauves* est la description des Iks on apprend que Turnbull a réalisé l'étude de l'Ouganda septentrional. diffusion restreinte. Elle correspond. Le texte dont nous disposons est sans aller jusqu'à dire que Turnbull succès commercial, il est certain qu'il en soit ainsi. En effet, les catégories Iks sont en concordance avec celles de la presse, radio, télévision, et

Les Iks semblent pourtant dotés d'une économie, de structures sociales, de l'agriculture dont le rôle est réduit au vol de bétail, la chasse clandestine, la vente de couteaux vendus aux populations chèvres et de nourriture. Ils servent et reçoivent du bétail en échange auprès des policiers et des éleveurs.

Turnbull est beaucoup plus détaillé sur bien qu'il donne certains détails sur la situation des institutions religieuses et qu'il se comprend dans la perspective à exercer un effet dissolvant sur la religion courante de la pensée occidentale est d'ailleurs appliquée à l'ensemble. Turnbull, l'abondance est génératrice.

4. Le coup d'envoi est donné par le fait qu'il n'y a pas de retour à l'origine.

1. *Wayward Servants*. Pour une analyse des implications théoriques et idéologiques de cet ouvrage, cf. J.-L. AMSELLE, « Sur l'objet de l'anthropologie », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, LVI, 1974.

2. Le livre fourmille à tel point de notations moralisantes et psychologisantes qu'on se demande parfois si son auteur est un missionnaire, un explorateur ou un anthropologue. Où sont passées les qualités d'observation dont faisait preuve Turnbull dans sa description de la société mbuti ?

3. Parfois, la perle est un peu grosse, qu'on en juge : « Dans cette étrange société qui semble avoir dépassé Karl Marx en notion d'économie politique, il n'y a qu'une valeur à laquelle tous les Iks soient attachés, la nourriture *ngag* » (*ibid.*).

espoirs et ses craintes, ses senti-  
(p. 9).  
termes permettent d'esquisser le  
raliste en définitive qu'anthropo-  
émentaires ordonneront les écrits  
le ciel et l'enfer. Le ciel, ce sera

buti de l'actuel Zaïre naît un livre  
qu'il délivre — et qui permet de  
elle donnée par l'auteur — que par  
e des composantes essentielles de  
elle les Bantu villageois. Alors que  
as dans le texte comme essentielle-  
al entre les Bantu et les Pygmées  
s le cas des Mbuti, il puisse s'agir  
de captivité. Cette négation de la  
Pygmées est à mettre en relation  
fet sur l'acculturation des villageois  
as d'existence résultant du contact  
ercher ses effets sur les membres de  
les routes et forcées à cultiver le  
u'il décrive les Mbuti comme effec-  
ions de coton des Bantu — qu'une  
ne dépendance externe quelconque.  
emparé, c'est parce que la mobilité  
ité des Mbuti de fuir dans la forêt  
at trop tendus (et qui est une des  
ans l'esprit de Turnbull, la preuve  
e et culturelle. Un peuple mobile ne  
est, à grands traits, la leçon que tire

ciété pratiquant autrefois la chasse  
et aux autres Pygmées en général.  
une nouvelle défense et illustration  
érement sous sa forme chasseresse ?  
pposer : « Les chasseurs manifestent  
irons tant chez l'homme : gentillesse,  
hospitalité, compassion, charité, etc. »  
en ce qui concerne les Iks, a été déçu  
pas à l'image qu'il se faisait d'une  
d'origine par la création d'un parc  
s villageois. Ce changement de mode  
hrétiennes que l'auteur de *L'Africain*  
s<sup>2</sup>. Selon lui, les Iks sont sauvages,  
(p. 28), insensibles (p. 107), matéria-  
spectent rien (les jeunes ne respectent

des implications théoriques et idéolo-  
« Sur l'objet de l'anthropologie »,  
74.  
ions moralisantes et psychologisantes  
n missionnaire, un explorateur ou un  
és d'observation dont faisait preuve  
ti ?

qu'on en juge : « Dans cette étrange  
en notion d'économie politique, il n'y  
t attachés, la nourriture *ngag* » (*ibid.*).

pas les vieux, les femmes les hommes et réciproquement). Au détour de certaines phrases, on est proprement ébahi par les remarques de Turnbull. Ainsi, les Iks ne manifestent apparemment aucun intérêt pour le sexe opposé, ne va-t-il pas jusqu'à se demander s'ils ont des rapports sexuels ? De même à propos de la coopération dans le travail : photo à l'appui, il constate — en s'étonnant — que les Iks lorsqu'ils travaillent ensemble ne se regardent pas et se moquent les uns des autres ! Ce que tout étudiant de première année sait sur le relativisme culturel, Turnbull l'oublie ou fait semblant de l'oublier. Bref le verdict est clair, les Iks sont dénaturés, ils incarnent le mal. De gentils chasseurs nomades qu'ils étaient, ils sont devenus d'immondes cultivateurs sédentaires chez qui toute trace d'humanité a disparu. Les Iks, c'est Sodome ou presque !

Les recommandations pratiques de Turnbull au gouvernement ougandais sont d'ailleurs dans la ligne de ce qui précède. Il propose tout simplement de déplacer par la force les Iks et de les disperser. Restant sur place, ne risqueraient-ils pas de contaminer les populations voisines encore saines ? Le gouvernement ougandais n'accédant pas à ses désirs, il souhaite néanmoins que les Iks, sorte de monstres ethnologiques, disparaissent (qu'on les extermine ?) le plus rapidement possible. Pas un instant il ne vient à l'idée de Turnbull de proposer aux autorités ougandaises la rétrocession aux Iks de leurs territoires de chasse. Jamais à notre connaissance, un ethnologue n'avait souhaité le génocide de la population qu'il étudiait. Jamais un anthropologue n'avait éprouvé une haine aussi grande pour le peuple chez qui il séjournait<sup>4</sup>.

Cet aveuglement de l'auteur, cette rage qui perce à toutes les lignes et qui est celle du chercheur déçu de ne pas voir ses fantasmes correspondre à la réalité, restreignent considérablement l'intérêt documentaire du livre. Ce qu'on apprend des Iks, on l'apprend malgré Turnbull, en reconstituant patiemment le puzzle d'informations éparses dans le texte. Une première remarque s'impose : *Un peuple de fauves* est la description des Iks, pendant la période de famine. Au bas d'une page, on apprend que Turnbull a réalisé une autre version de son séjour chez cette population de l'Ouganda septentrional. Celle-ci, à usage universitaire, n'a connu qu'une diffusion restreinte. Elle correspond à une période où la nourriture était suffisante. Le texte dont nous disposons est donc celui qui est destiné au « grand public ». Sans aller jusqu'à dire que Turnbull a écrit ce livre dans le but d'en faire un grand succès commercial, il est certain que toutes les conditions étaient réunies pour qu'il en soit ainsi. En effet, les catégories morales à l'aide desquelles l'auteur analyse les Iks sont en concordance avec celles utilisées par les appareils idéologiques dominants : presse, radio, télévision, etc.

Les Iks semblent pourtant dotés, à l'instar de toute société, d'une organisation économique, de structures sociales et d'institutions religieuses. En dehors de l'agriculture dont le rôle est réduit en période de sécheresse, les Iks pratiquent le vol de bétail, la chasse clandestine individuelle, la fabrication de lances et de couteaux vendus aux populations d'éleveurs de la région en échange de lait de chèvre et de nourriture. Ils servent également de guides et de receleurs à ces derniers et reçoivent du bétail en échange de ces services. Enfin les femmes se prostituent auprès des policiers et des éleveurs de la région.

Turnbull est beaucoup plus discret en ce qui concerne les structures sociales, bien qu'il donne certains détails sur l'organisation villageoise interne. La description des institutions religieuses et du rituel est encore plus réduite. Ceci d'ailleurs se comprend dans la perspective adoptée par l'auteur puisque pour lui la famine exerce un effet dissolvant sur la religion des Iks. Cette idée, représentative de tout un courant de la pensée occidentale et particulièrement chrétienne (saint Thomas), est d'ailleurs appliquée à l'ensemble des sociétés et à l'homme en général. Pour Turnbull, l'abondance est génératrice d'humanité alors que la pénurie maintient

4. Le coup d'envoi est donné par l'exergue du livre : « Pour les Iks que j'ai appris à ne pas haïr. »

l'homme dans l'animalité. Cependant cette idée ne semble pas convenir parfaitement à la société ik puisque, d'une part, celle-ci semble posséder un système religieux assez élaboré (grottes remplies d'objets rituels, pp. 265-268) que l'auteur minimise à dessein et que, d'autre part, la situation d'abondance décrite dans la dernière partie du livre ne modifie pas fondamentalement (toujours selon Turnbull) l'état d'anomie et l'esprit d'égoïsme forcené qui caractérisent les Iks. En réalité, Turnbull ne voit pas que l'assistance dispensée par le gouvernement ougandais aux Iks en fait des parasites qui s'efforcent de maximiser les avantages que comporte cette situation. C'est dans ce cadre qu'il convient de replacer les phénomènes de dilapidation de la nourriture et d'abandon des vieillards que l'auteur observe. Mais ceci n'est pas une des moindres contradictions de ce livre qui tombe presque toujours dans l'anathème et le prêche moralisateur. L'idéalisation ou la dénégation forcenée des sociétés primitives peuvent certes aboutir à des succès de librairie. Elles ne permettront pas à l'anthropologie d'être prise au sérieux comme méthode d'analyse des sociétés non occidentales.

M

## Avant la Révo

Une interrogation domine l' conscience sociales des travaill par l'instauration de l'autoges capacité de contrôle des produ réunit les conditions pour répon depuis 1962 :

— *Limitation du champ d'enq* supposer exemplaire à cet égard tuaient un « chef-d'œuvre » de reposait sur la position privilégi marché métropolitain, mais le s concerne « l'utilisation » de la n et rejetaient, « après usage », dan employés qui subsistent partielle ou à la solidarité familiale, mais les salaires » (p. 34). A cette emj extension quasi générale de l'au la transformation sera-t-elle radic

— *Diversité des matériaux analys* des exploitations de la Mitidja. Su 128 l'ont été avec des femmes. La de leur présentation permettent à per des directions d'analyse auton

Présentons l'un des thèmes dé les relations actuelles de productie d'emploi à l'hectare et définit ur Conséquence : le collectif des trava nager les temps de travaux, pour d former progressivement la condit permanente dans le système de pro correspond une quantité fixe d'heu que peut répartir chaque domaine. d'une hiérarchie rigide des qualific contraignantes établies par l'État entre les travailleurs, d'une part en qui leur sont comptés, d'autre part titulaire des tâches stables. Ainsi se c

\* A propos de *La Mitidja auto agricoles d'une région d'Algérie, 196* Nationale d'Édition et de Diffusion, que ça fait un livre que les gens vont